



HUMEUR

Nobel: un prix dans la tempête

A 44 ans, Albert Camus est le plus jeune écrivain – après Kipling, 42 ans – à recevoir le Prix Nobel de littérature. Nous sommes en 1957 et les adversaires de l'auteur de *La chute* vont s'en donner à cœur joie pour une curée médiatique d'une rare violence. Selon Kléber Haedens, Camus est plus bas que «l'un des plus mauvais poètes français de tous les temps». Sa pensée «met l'illusion de la profondeur à la portée des intelligences les moins privilégiées». Bernard Frank parle de «médiocrité appliquée». Et de prophétiser: «On va finir par s'apercevoir qu'il n'a jamais rien écrit.» On sait dans quel fatras littéraire finira hélas Bernard Frank...



Nobel de littérature. Nous sommes en 1957 et les adversaires de l'auteur de *La chute* vont s'en donner à cœur joie pour une curée médiatique d'une rare violence. Selon Kléber Haedens, Camus est plus bas que «l'un des plus mauvais poètes français de tous les temps». Sa pensée «met l'illusion de la profondeur à la portée des intelligences les moins privilégiées». Bernard Frank parle de «médiocrité appliquée». Et de prophétiser: «On va finir par s'apercevoir qu'il n'a jamais rien écrit.» On sait dans quel fatras littéraire finira hélas Bernard Frank...

A l'extrême droite, ce n'est pas mieux. Lucien Rebatet stigmatise «la résurgence du pompéisme méditerranéen le plus stérile, le plus caduc», dans «une artériosclérose du style qui le désignait pour les rôles de vieillards». Ce qui, conclut Rebatet, permet de comprendre l'attribution du Nobel, prix généralement réservé aux septuagénaires. Et dire que Camus fit partie de ceux qui demandèrent la grâce de l'écrivain fasciste, condamné à mort à la Libération. Un Camus abattu par tant de méchanceté et qui note à propos de Rebatet: «Il a été gracié, mais il ne me fait pas grâce.» Consolation: Mauriac, Martin du Gard, Berl ou encore Faulkner saulent le lauréat 1957.

S'il est abattu par cette tempête qui s'acharne sur lui, Camus n'est pas toujours habile. Ainsi à Stockholm, venu chercher son prix, il répond à l'interpellation d'un militant du FLN qu'il ne peut soutenir le terrorisme, que les attentats pourraient tuer sa mère en Algérie, et qu'il préfère sa mère à la justice (sociale). Une petite phrase qui va faire passer la tempête dans la catégorie cyclone. JACQUES STERCHI

Albert Camus et le cinéma

Adaptations Un ratage de Visconti et plusieurs projets avortés: entre Camus et le 7^e art, le courant n'a pas bien passé.

ERIC STEINER

e

Entre Albert Camus et le septième art, ce n'est pas vraiment une histoire d'amour. On peut compter sur les doigts d'une main les adaptations de ses romans (lire dessous), et la plus célèbre d'entre elles, *L'étranger*, de Luchino Visconti, est considérée comme l'un des plus grands ratages de l'histoire du cinéma. Et pourtant ce n'est pas faute d'intérêt de la part des cinéastes. Déjà au début des années 50, Jean Renoir envisageait de porter à l'écran *L'étranger* dont il aurait volontiers confié le rôle principal à Gérard Philipe. Plutôt qu'une vision tragique du roman, il imaginait son film imprégné de «l'espace d'ironie amère» qu'il voyait chez Camus. Mais pour des raisons financières, le projet capota tout comme l'adaptation de *La peste* que Renoir aurait voulu tourner avec Charles Boyer.

Bergman et Antonioni

Un autre cinéaste majeur du XX^e siècle était un familier de l'univers de Camus: le Suédois Ingmar Bergman qui n'a jamais caché son admiration pour la vision camusienne de l'existentialisme, bien plus subtile selon lui que sa version sartrienne. Au début de sa carrière, Bergman avait d'ailleurs porté à la scène la pièce *Caligula*, qui fait partie, avec *L'étranger* et *Le mythe de Sisyphe* de ce que Camus a appelé le «cycle de l'absurde».

Plus tard, Bergman prendra contact avec une maison de production et Camus lui-même dans l'espoir d'adapter *La chute* pour le grand écran. Hélas! la mort de l'écrivain en 1960 mettra un terme à ce projet. Reste que la pensée de Camus imprègne toute l'œuvre de Bergman. Tirée du *Mythe de Sisyphe*, la définition de «l'absurde», cette «confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde» pourrait s'appliquer à la

plupart des films de l'auteur de *Cris et chuchotements*, du *Silence* et de *L'heure du loup*. Tout comme elle s'appliquerait à cet autre cinéaste de l'incommunicabilité qu'est Michelangelo Antonioni qui partageait avec Camus l'idée de «révolte de l'artiste contre la réalité» et dont le film *Profession: reporter*, a souvent été vu par la critique comme un démarquage de *L'étranger*.

Le fiasco de Visconti

Puis vint Visconti. Lorsqu'un immense cinéaste adapte une œuvre majeure de la littérature contemporaine, on s'attend généralement à un grand film... ou à un fiasco complet! C'est malheureusement le second terme qui vient à l'esprit lorsque l'on évoque la version de *L'étranger*, tournée en 1967 par le réalisateur de *Mort à Venise*, un ratage souligné même par les plus ardens thuriféraires de Visconti.

Ainsi, Paul-Louis Thirard parlait-il de film «peu défendable»: «Visconti (...) n'a rien gardé de ce qui fait, encore aujourd'hui, l'intérêt du livre: son style «roman américain», sec et dépouillé.» Marcello Mastroianni, qui remplaça Alain Delon prévu initialement, ne convainc pas dans le rôle de Meursault et la fidélité absolue au roman a été assimilée par la majorité des critiques à un manque d'audace. Qualifié par Visconti de «fils né avec des limites», *L'étranger* souffre sans doute de ses conditions de production: tournage en Algérie, avec des acteurs majoritairement français, mais doublés en italien, et surtout l'interdiction faite à Visconti par la veuve de Camus de changer quoi que ce soit au roman.

Pratiquement invisible depuis 40 ans, *L'étranger* ressort actuellement à Paris et l'on peut espérer une prochaine édition en DVD: de quoi réévaluer peut-être l'un des films les plus mal-aimés de son temps! I



Anna Karina et Marcello Mastroianni dans «L'étranger» de Luchino Visconti. DR

Adapté partout, sauf en France...

Stéphane Freiss est Albert Camus. Dans un téléfilm que diffusera France 2 en janvier, le comédien incarne l'écrivain dans les dix dernières années de sa vie. Vu la bonne qualité des biographies que produit régulièrement le service public français (voir les films sur Sartre ou de Gaulle), on peut espérer un film réussi. De leur côté, Claudia Cardinale, Denis Podalydès et Jacques Gamblin sont en train de tourner sous la direction de l'Italien Gianni Amelio une adaptation du *Premier homme*, roman inachevé de Camus. Si l'on croit la très fiable Internet Movie Database (imdb.com), le cinéma ne s'est par contre que rarement intéressé à l'écrivain: parmi la trentaine de productions qu'ont suscitées ses écrits, à peu près les trois quarts sont des œuvres de télévision, plusieurs tirées de ses pièces de théâtre. Il existe par exemple des versions

allemandes, hongroises, belges, yougoslaves et espagnoles de *Caligula*. Du côté des longs-métrages de cinéma, outre *L'étranger* de Visconti et une adaptation fort acceptable de *La peste* par l'Argentin Luis Puenzo en 1992, on trouve quelques titres aussi bien finlandais et mexicains que – d'après *L'étranger* – turcs et hongkongais!

Etrangement, Camus n'a pour ainsi dire jamais intéressé le cinéma français, pourtant si enclin à se pencher sur son riche patrimoine littéraire. Pourquoi? On ne sait pas vraiment. Mais on peut penser, outre le fait que les droits d'adaptation sont peut-être en France trop coûteux, que c'est la rupture de l'écrivain avec l'existentialisme et le si aimé Jean-Paul Sartre qui lui a valu ce dédain.

STÉPHANE GOBBO

une curiosité

Pivot reçoit Camus...



En 2001, le parodiste et romancier Patrick Rambaud imaginait les entretiens télévisés entre Bernard Pivot et quelques gloires de la littérature, dont Camus. Dialogues agencés mais n'inventant rien sur le fond, puisque les phrases de Breton, Cocteau, Céline, Sartre, Malraux et les autres sont extraites d'interviews et de textes bien réels. Du coup tout ce beau monde littéraire reste bien plus sage sur le virtuel plateau télévisé de Pivot que dans la presse de l'époque où les petites phrases fusaient et où les polémiques pouvaient se montrer des plus féroces.

Tout de même, à lire pour s'amuser et pour trouver quelques intéressantes concrétions de la pensée d'Albert Camus. A propos de l'écriture, notamment: «Personnellement toutes les techniques m'intéressent et aucune ne m'intéresse pour elle-même. L'erreur de l'art moderne est presque toujours de faire passer le moyen avant la fin, la forme avant le fond, la technique avant le sujet. En fait, il faut adapter la forme au sujet...» Que dire de *L'étranger*? «Meursault refuse de mourir. Il existe comme une pierre, ou le vent, ou la mer sous le soleil qui eux ne mentent jamais.» C'est toute la morale de la sincérité qui soudain surgit là. Essentielle chez Camus. JS

> Patrick Rambaud, *Bernard Pivot reçoit...*, Ed. Grasset (2001), 193 pp.

poésie

Camus, Char, Grindat



Devenus amis après la Libération, Albert Camus et René Char avaient conçu le projet d'un livre où le grand poète se limiterait à une préface, alors que l'apprenti poète se délasserait dans la forme courte. L'occasion était belle puisque la jeune photographe suisse Henriette Grindat était venue solliciter René Char chez lui, à L'Isle-sur-la-Sorgue, dans le but de donner un visage à ce que Char appelait «cet arrière-pays qui est à l'image du nôtre, invisible à autrui». Belles photographies noir et blanc de fragments végétaux,

quelques portraits pour faire celui du Vaucluse, cette terre du Midi qui devait tant plaire à Camus.

Achévé au début des années 1950, le manuscrit devra pourtant attendre 1965 pour paraître. Un monumental ouvrage de bibliophilie tiré à 120 exemplaires par le gale-riste suisse Edwin Englebarts. En voici une réédition plus modeste mais dont le grand format (25 par 32,5 cm) permet tout de même d'apprécier les subtils rapports entre les photographies d'Henriette Grindat et les quelques mots tracés de la main de Camus. Qui, s'il ne promet à aucun avenir de grand poète, se délecte visiblement de cette forme courte, nouvelle pour lui. JS

> Albert Camus, *La postérité du soleil*, photographies d'Henriette Grindat, «Itinéraire» par René Char, Ed. Gallimard, 80 pp.

références

Où trouver Camus...



Pour lire ou redécouvrir les textes d'Albert Camus, rien de plus facile! Chez les bouquinistes même, où nombre d'éditions de poche sont disponibles (Le Livre de Poche, Folio surtout). Chez Folio on peut aussi trouver la grande biographie d'Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, ainsi que le livre de Roger Grenier, *Albert Camus, soleil et ombre*. Pour les plus exigeants, direction La Pléiade avec les œuvres complètes en quatre volumes. Une présentation chronologique et non thématique où l'on retrouve les titres majeurs de Camus, bien sûr, mais aussi ses éditoriaux dans le journal *Combat*, par exemple. En introduction du premier des quatre tomes, Jacqueline Lévi-Valensi – maître d'ouvrage des deux premiers – analyse notamment la volonté – et non pas la vocation – d'écrire telle que réfléchie par Camus lui-même. Mystère de l'être et de la création occupent une bonne place dans cet appareil critique.

Beaucoup plus succinct, le site web webcamus.free.fr propose quelques précisions intéressantes sur certaines polémiques qui opposèrent Camus à ses pairs. A signaler enfin le DVD *Albert Camus* composé du film de Jean Daniel et Joël Calmettes *Albert Camus, la tragédie du bonheur* (1999) et d'une heure et demie d'entretiens de proches de l'écrivain (Chiloé Productions). JS